

Patrice KES

LE SORTILEGE DE L'OURS

Roman

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Patrice Kes 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

PREMIERE PARTIE

1

VENDU ! C'était la première chose que Violette avait vue en arrivant. La pancarte de Sud-Immo, leur principal concurrent, était accrochée au grillage de la maison de Célestin Blanchard. Malgré les vingt centimètres de haut des lettres du panneau, elle avait ressenti le besoin de s'en approcher, comme pour être sûre de ce qu'elle avait lu. Mais même le nez dessus, c'était bien « vendu » qui s'étalait sous ses yeux en véritable cri de victoire de la concurrence.

Le vieux Blanchard l'avait bien baladée et au lieu de lui céder son bien ainsi qu'il le lui avait laissé entendre durant des jours, il avait finalement cédé aux sirènes de Sud-Immo. Battue à plate couture, la Violette.

Cependant, poussée par un reste de fierté, elle n'avait pas voulu accepter cette défaite sans un dernier baroud d'honneur.

Elle avait sonné et Blanchard lui avait ouvert la porte, la bouille fendue de son habituel sourire torve, et avant même qu'elle ait pu dire un mot, il lui avait jeté à la figure que c'était signé et qu'il ne reviendrait pas sur sa décision. Violette ne pouvant que constater que la messe était dite lui avait répondu qu'elle respectait sa décision, même si elle était déçue. Cette réaction calme et polie de la jeune femme

avait sans doute décontenancé le bonhomme. Sa belle assurance s'était envolée, et se tortillant comme un garnement pris en flagrant délit, il avait bafouillé de vagues excuses pour tenter de se justifier. Violette sentant le courant revenir, avait alors argumenté tout en disant tout le mal qu'elle pensait de l'autre agence. Mais peine perdue, l'autre s'était peu à peu ressaisi, se laissant même aller jusqu'à ricaner bêtement. Funeste erreur !

Telle une invasion de fourmis rouges dévorant tout sur son passage, Violette avait alors senti la rage monter en elle. Une envie irrépressible de lui arracher les yeux, lui piétiner le visage, l'étrangler avec ses tripes. Le rayer de la carte.

C'est la sonnerie du téléphone résonnant dans la maison qui avait sauvé Célestin Blanchard d'un destin épouvantable.

Trois coups seulement, un faux numéro sans doute, mais trois coups salvateurs. Cela avait suffi pour que le rideau se lève sur une autre pièce. Les fourmis s'étaient repliées dans la fourmilière ne laissant derrière elle qu'un paysage de désolation. Et au lieu de tous les délices qu'elle avait envisagés, Violette n'avait plus eu qu'une envie, disparaître.

Puisant dans ses dernières forces elle était parvenue à mimer un semblant de sourire, puis elle avait tourné les talons crânement. Mais les vingt mètres la séparant de sa voiture avaient été un véritable chemin de croix. Comme une moribonde elle avait ouvert la portière et s'était écroulée sur le siège, pleurant toutes les larmes de son corps, la tête contre le volant.

Elle avait dû sangloter durant de longues minutes, prostrée, car en levant les yeux elle avait aperçu ses traits défaits dans le rétroviseur. Un masque d'Halloween.

Il en restait d'ailleurs quelques traces quand elle rangea la voiture devant sa maison, mais elle n'avait ni la force, ni l'envie de se refaire une beauté.

Et puis les problèmes conjugaux succédant aux avanies professionnelles, elle repensa au coup de fil de son mari, le matin même. Il l'avait appelée, catastrophé, en lui demandant de rentrer. Impossible et hors de question avec la journée qui s'annonçait. Elle l'avait donc jeté avec pertes et fracas.

Mais les heures passant, un mélange d'inquiétude et de remord l'avait gagnée peu à peu. Qu'avait-il encore inventé ? Elle courut jusqu'à la porte.

— Coucou... C'est moi !

Elle avait pris le ton le plus jovial dont elle puisse disposer vu son état d'esprit.

Pour toute réponse, elle n'eut que l'écho de sa propre voix, mais n'en fut guère étonnée. A cette heure là, il y avait peu de chance qu'il soit dans la maison.

— Y'a quelqu'un ? tenta-t-elle à tout hasard.

Comme prévu, pas de réponse.

Elle jeta alors sa veste et son sac sur l'un des canapés du salon, balança au loin ses escarpins, et nu-pieds traversa toute la maison pour déboucher dans le jardin au fond duquel trônait l'antre de son mari.

C'était une cabane de jardin à demi-cachée par les frondaisons. Il se l'était construite à l'écart, au calme. Tout en se hâtant au milieu des massifs d'asters et de dahlias, Violette humait l'air si doux. Calme et volupté.

Elle poussa la porte vitrée qui ouvrait sur l'une des deux pièces de la cabane.

Bien qu'elle sût où il se trouvait, elle ne put s'empêcher de demander :

— Tu es là ?

— Oui... Entre !

Sa voix grave, venait de la pièce adjacente, l'atelier dans lequel il travaillait. Se faufilant entre les piles de magazines et de livres, elle s'avança avec précaution.

Elle eut juste le temps de jeter un coup d'œil à la table de travail avant de tourner de l'œil et de partir à la renverse, tombant raide comme une planche sur la vieille moquette du bureau.

Un parfum qu'elle connaissait bien, son eau de toilette à lui, flottait dans l'air quand elle refit surface. *Egoïste* de Chanel. Belle lucidité du fabricant, ce nom de parfum pour homme. Elle allait se mettre à rire en ouvrant les yeux, quand ce qu'elle vit en écartant les paupières lui fit pousser un hurlement de folle. Un cri qui parut interminable à la créature qui se tenait au-dessus d'elle.

Le bel ours brun surplombant Violette ne savait comment enrayer les cris qui lui vrillaient les oreilles et risquaient d'alerter les voisins et les flics.

— Violette ! C'est moi ! Je t'en supplie, écoute-moi. C'est moi, moi, moi ! Là, tu reconnais bien ma voix ? Non ?

Elle arrêta instantanément de crier. La tête énorme de la bête était à trente centimètres de son visage. Elle entendait bel et bien la voix de son mari, mais de façon aussi indéniable, elle avait au-dessus d'elle un ours se parfumant avec du Chanel.

Malgré les tremblements qui l'agitaient de la tête aux pieds, elle sentit son sang-froid revenir.

— C'est quoi cette imbécilité ? hurla-t-elle. Bon sang, j'ai cru mourir. Et enlève-moi ce déguisement ridicule. J'en ai eu assez pour aujourd'hui, crétin !

— Mais, chérie, ce n'est pas un déguisement.

Elle sentit sa frousse se muer en fureur.

— David, tu vas arrêter avec tes bêtises ! Et elle empoigna les poils d'une des joues de l'ours. A sa grande surprise cela résistait, et sa rage s'en trouva décuplée. Elle tira si fort qu'elle retomba, allongée sur la moquette, une grosse touffe de poils marron dans la main.

La bête frottait avec sa patte l'endroit où les poils avaient été arrachés et Violette regardait alternativement la touffe dans sa main, et les griffes jaunâtres, longues de deux centimètres qui terminaient la patte de l'animal. Elle se sentait mal. Elle allait retomber dans les pommes, et l'ours le pressentit.

— Non ! dit-il de cette voix basse et chaude qu'elle connaissait. Ne tourne pas de l'œil. J'ai peur. Me laisse pas seul. J'ai vraiment besoin de toi ! Tu entends ?

Elle restait les yeux clos et l'ours crut qu'elle perdait connaissance.

— Violette ! Je t'en prie !

Il y eut un flottement, puis elle rouvrit les yeux, pour qu'il voie qu'elle allait bien, et les referma aussitôt.

— C'est bon... C'est bon. Tout va bien, je ne m'évanouis pas. J'ai juste l'impression que ça ira mieux si je garde les yeux fermés...

David se tut, et Violette resta encore un moment les paupières closes, tentant de retrouver la raison dans le silence troublé uniquement par le souffle bruyant de l'ours qui la regardait.

2

— Alors, tu m'expliques ? Sa voix était faible et elle se demanda même si des sons avaient franchi le seuil de ses lèvres.

— Tu veux que je te dise comment j'ai fait pour devenir... un ours, c'est ça ? Eh bien, j'en sais rien.

— Comment ça, tu n'en sais rien ?

— Je ne sais pas ! Je ne sais pas comment je suis devenu « ça ». C'est n'importe quoi, magie noire, opération du Saint-Esprit, vaudou...

Je n'ai aucune idée de qui m'a jeté ce sort. Mais c'est vachement fortiche comme sortilège !

Il vint s'asseoir près de Violette.

— Tu travaillais sur ton bouquin ? demanda-t-elle.

Depuis que les commandes s'étaient réduites comme peau de chagrin, il s'était efforcé de garder un pied dans son métier d'illustrateur en travaillant sur un projet de livre pour enfants. Cela lui avait permis de ne pas rester désœuvré à attendre que le téléphone veuille bien sonner.

— Non, je n'avais pas trop envie de bosser. Marre des petits lapins. J'ai commencé à m'intéresser à l'histoire du quartier. Tu sais, c'est vachement intéressant. J'ai même retrouvé des traces des premiers occupants de la maison. J'en suis au XVIII^{ème} siècle. Hier j'y avais passé des heures. J'ai eu envie de me dégourdir les jambes et de voir s'il n'y aurait pas un trésor planqué quelque part, ici. Un magot ça nous arrangerait bien, non ?

Elle frissonna. Durant un instant elle avait oublié son aspect. Il parlait de trésor comme un gamin déguisé en ours. Non, la partie n'était pas gagnée... Mais il reprit son récit.

— Bref, je dirais qu'il ne devait pas être loin de dix heures, quand je suis revenu de mon café chez Robino. J'ai déballé ma « poêle à frire ». Je voulais sonder le coin du jardin où se trouvait la ruine qu'on a virée quand on a acheté la maison. Il fit une pose comme si les bribes de sa mémoire se replaçaient dans l'ordre, mais sans se presser. Le voisin venait de partir, j'avais entendu sa BM. J'ai juste eu le temps de mettre le casque sur les oreilles et d'allumer mon engin et là, il y a eu un sifflement soudain, super aigu, et vlan ! Le voile noir. Rideau.

Il leva le museau. Violette le dévisageait, sidérée, et il tourna la tête de peur de ne pas pouvoir poursuivre son histoire.

— Je ne me souviens de rien d'autre. Quand je me suis réveillé, j'étais vauté dans le jardin avec mon détecteur à côté de moi. J'ai tout de suite vu ce pelage, et ces bras avec des griffes, mais je n'ai pas réalisé tout de suite que c'était moi. J'étais groggy. C'est juste quand j'ai voulu me relever que j'ai compris. J'ai poussé un cri terrible, tout comme toi. Heureusement qu'il n'y a pas grand monde le matin par ici. J'ai aussi failli tourner de l'œil, mais finalement je suis resté conscient. J'ai filé dans la maison pour voir à quoi je ressemblais. C'est sûr, ça fait drôle. J'ai bu un coup d'armagnac, en fait j'ai liquidé la bouteille. T'as dû le sentir quand je t'ai appelée... Ça ne t'as pas plu apparemment, que je t'appelle, hein ?

— Je suis désolée, j'avais des soucis au boulot.

— T'excuse pas ! C'est pas plus mal que tu ne sois pas rentrée tout de suite. Ça m'a laissé le temps de me faire à ma nouvelle situation. Ensuite, je suis retourné dans le jardin, pour essayer de comprendre, mais je n'ai rien trouvé. Le détecteur était kaput, sinon rien, que dalle ! J'ai passé ensuite le reste du temps dans le bureau à tourner en rond

comme... comme un ours en cage. Voilà toute l'histoire, et hormis cette belle fourrure et un bon mal de tête, je vais bien.

Violette avait juste envie de pleurer, plus encore en l'entendant essayer de plaisanter, mais elle retint ses larmes.

Et il ouvrit une gueule impressionnante en poussant un grognement en guise de bâillement.

— En tout cas, je suis presque sûr que tu es la seule femme au monde à avoir entendu un ours parler.

— Pas de quoi fouetter un chat !

— Toi, t'es vraiment difficile !

Chacun des deux essayait de dédramatiser protégeant l'autre comme il pouvait, mais la peur qui s'était installée dans leur esprit était bien présente et elle résistait.

Violette tenta pourtant de penser avec lucidité. Les problèmes à venir se bousculaient comme des dominos et elle décida de mettre un peu d'ordre dans tout ce bazar.

— Ecoute, je vais rentrer me changer. J'ai besoin d'être seule un moment. Je ne pourrai pas réfléchir correctement si j'ai un ours dans mon dos.

— Je comprends. Pas de problème. Je vais pioncer un peu. Je suis fatigué, et il s'allongea sur son vieux canapé, lui tirant des grincements de douleur.

Violette courut dans la maison et se rua dans la salle de bain. Elle se déshabilla plus vite qu'un transformiste, et se jeta sous la douche.

L'eau brûlante lui faisait du bien et elle s'y attarda. Quand elle en sortit, sa peau avait une belle couleur rose crevette. Tandis qu'elle finissait de se sécher, elle pensa à Bertrand, son associé. Devait-elle lui parler de leur situation ? Il la prendrait vraiment pour une cinglée. Non seulement il ne comprenait pas qu'elle reste attachée à son

mari alors que leur couple battait de l'aile depuis un bon moment, mais si en plus il apprenait qu'elle vivait avec une bête... Elle en vint même à craindre qu'il ne la croit en danger et prévienne les autorités, ou pire, allez savoir.

Elle passa un jean et un T-shirt et redescendit dans le jardin, faisant le détour par la scène de crime. Elle se retrouva devant le petit muret, vestige d'une ancienne construction, se demandant ce qui pouvait bien relier ce coin avec ce qui venait d'arriver à son mari ?

Elle essayait de percevoir quelque chose, une vibration, une manifestation quelconque qui pourrait l'aider à comprendre, mais à part le chant des mésanges qui nichaient un peu plus loin, elle ne perçut rien. Du bout des doigts, elle releva le détecteur de métaux, et l'appuya contre le reste de mur, puis elle retourna vers la cabane de son mari.

Il ne dormait pas.

— Tu sens bon ! Il n'avait même pas eu besoin de s'approcher, se contentant de renifler deux ou trois fois. Tu sais, je ne savais vraiment pas quoi faire.

La voix de David qui reprenait son récit la surprit.

Elle le regarda à nouveau et comprit qu'il n'avait pas fini de vider son sac.

— J'ai failli appeler l'hôpital, mais pour leur dire quoi ? Que j'ai eu très mal à la tête et que je me suis transformé en ours ? « Décrivez-vous ! Et bien, je ressemble à Baloo et je suis grand, costaud, et très poilu. » Difficile à expliquer !

Violette avait envie de rire, mais elle se contint pour qu'il puisse aller jusqu'au bout de son récit.

— J'ai pensé aussi téléphoner à Leborgne, comme il a ses consultations le matin. Mais j'ai eu la trouille de ce qu'il

allait dire, et surtout de ce qu'il risquait de décider. C'est pour ça que je t'ai appelée.

— Je comprends et je regrette de t'avoir si mal répondu tout à l'heure, au bureau. Je suis tellement désolée. Mais tu tombais si mal. J'avais un rendez-vous pourri qui m'attendait. D'ailleurs, comme de bien entendu, rien n'a fonctionné. Bon, à côté de ce qui t'arrive, c'est une blague.

— Arrête ! Je sais bien que rien n'est facile dans ton boulot.

Elle posa la main sur la fourrure sombre. C'était plus doux qu'elle ne l'aurait cru.

— Tu as bien fait de ne pas me dire pourquoi tu m'appelais. Je t'aurais sûrement envoyé sur les roses, et peut-être même que je ne serais pas rentrée. Qui sait ?

— Ça ne risquait pas. Surtout au téléphone !

— Qu'est-ce qu'il a le téléphone ?

— Je sais pas, grogna-t-il.

— Non, ne me dis pas que tu penses à des écoutes ? demanda-t-elle en souriant. Tu crois qu'on nous espionne ? Elle avait dit cela en baissant la voix.

— Et pourquoi pas ? Après tout, si je peux être transformé en ours, qu'est-ce qui empêche qu'on nous surveille par la même occasion ?

— Je vois... Et tu penses à quelqu'un précisément ? La CIA des ours ? Le FBI des agents immobiliers ?

— Fous-toi de moi ! Si ça se trouve, en ce moment, « ils » ont réquisitionné deux vétérinaires et un biologiste et « ils » ne vont pas tarder à débarquer et « ils » m'emmèneront dans un de leurs labos secrets, et toi aussi, pour faire de nous des cobayes.

— Pour le moment on n'a vu personne. Mais question cauchemar, c'est fortiche, dit-elle.

— C'est le mot. Et pour combien de temps ?

Il s'éloigna d'elle, renversant une boîte de crayons, et retourna s'asseoir contre le mur. Violette l'entendit gémir doucement et en eut le cœur fendu. Elle se mit à genoux devant lui.

— David, je te promets, qu'on va trouver une solution à tout ça et te faire redevenir le type chiant que tu es en temps normal. Bon, en même temps, il faut reconnaître que tu as toujours eu ce côté un peu ours.

Les larmes de la grosse bête se changèrent en un rire grave. Violette vint se blottir contre son gros nounours et ferma les yeux. Quand elle était petite, avec ses otites à répétitions, elle s'efforçait de dormir sur son mal avec l'espoir que lorsqu'elle se réveillerait la douleur aurait disparu. Et c'est exactement ce qu'elle fit.

3

Il faisait nuit quand elle ouvrit l'œil. Dans la fenêtre du bureau la lumière des réverbères de la rue découpait la silhouette noire de leur maison.

Elle leva la tête vers l'ours. Ses deux yeux luisants la regardaient.

— Tu devais être crevée.

Elle hocha la tête.

— Tu as dormi aussi ?

— Non, mais j'ai réfléchi... J'ai pris une décision... Je vais partir.

— Partir ? Mais pour aller où ?

— Ecoute ! Je ne peux pas rester ici. C'est impossible. A un moment ou un autre ça va se savoir. On va me découvrir, et je ne suis pas prêt à ça. Je n'ai pas envie de cette célébrité là.

— Attends ! Y'a des gens qui restent avec le cadavre de leur femme, de leurs bébés congelés et que sais-je encore, sans que les voisins s'en aperçoivent, alors, un ours...

Il la regarda sans rien répondre.

— Et tes lapins gangsters ?

— Et bien ils vont devoir attendre que papa redevienne un homme. Tu as vu mes mains ? dit-il en agitant ses deux pattes griffues, comme des marionnettes. Tout va rester dans l'état où je l'ai laissé hier et peut-être pour un bon moment. Ou pas, si on est optimiste.

Violette se leva et appuya sur l'une des touches du clavier de l'ordinateur qui se réveilla, éclairant la pièce de sa

lumière bleutée. L'écran était rempli de lapins habillés comme des gangsters. Ça la fit sourire. David était un grand artiste. Même si le flot des commandes s'était tari, elle savait que son talent n'y était pour rien, et c'était pire encore.

— C'est très beau.

— Tu aimes ?

Elle ne répondit pas.

Son ours avait raison. Quand aurait-il à nouveau l'occasion de dessiner des lapins avec des mitraillettes ?

Elle se frotta l'épaule. Elle avait mal. Il remarqua son geste.

— J'ai dû me cogner en tombant.

— T'es partie comme une planche. Heureusement que c'est de la moquette.

Elle se massa un moment tout en le regardant. Elle eut l'impression que même ses yeux ressemblaient à des yeux d'ours, pourtant, en y regardant de plus près, elle reconnut le vert qu'elle aimait. Ce n'était pas un œil d'ours. Elle pouvait au moins se raccrocher à la couleur de ces deux yeux brillant au fond d'orbites sombres.

David était toujours assis par terre, une patte arrière repliée, et le dos droit. Il était massif, et elle eut l'impression qu'il tenait presque toute la pièce. En avait-il conscience ?

— A qui vas-tu le dire ? demanda-t-il. A Bertrand ?

— Ni à Bertrand, ni à personne, pour l'instant.

— Tant mieux. Pas envie de finir empaillé !

Il n'ajouta rien. Aucun des deux n'arrivait à engager une conversation.

Et le silence les entoura de ses bras invisibles ne les desserrant que pour laisser passer le bruit d'une voiture de temps en temps.

Bien plus tard, la sonnerie du téléphone, là-bas, dans la maison, les fit sursauter.

— Je reviens. Ce doit être Bertrand. Il faut que je lui réponde, sinon il va s'inquiéter et ce sera difficile de s'en décoller.

Violette disparut et il l'entendit claquer la porte derrière elle. Peu après, la maison s'illumina.

L'attente lui parut interminable, puis enfin les lumières s'éteignirent les unes après les autres et la silhouette de la maison réapparut dans les vitres de son bureau obscur.

Violette entra dans sa cabane. Le store de la première pièce tomba d'un coup et la lumière éclaira l'entrée. Puis elle baissa aussi le store de la pièce où il se trouvait et alluma la lampe de la table à dessin.

— C'était bien Bertrand.

— Et... ?

— Je lui ai raconté comment l'affaire Blanchard s'était terminée en Bérézina, c'est tout.

— Tu ne lui as pas parlé de moi ?

— Non, mais je lui ai dit que j'étais crevée et que j'allais prendre mes congés. J'en ai plein en retard. Il est d'accord. Il va reprendre mes dossiers en attendant que je revienne.

Il eut envie de dire une vacherie sur Bertrand, mais le bleu orage des yeux de Violette le convainquit de se taire.

— Tu n'as pas faim ?

— Je n'osais pas te le dire...

— Tu crois que tu vas continuer à manger comme nous ?

— J'en sais rien. En fait, j'ai faim, mais je ne sais pas encore de quoi.

— Faut faire des essais. Et moi, je dois apprendre en urgence à nourrir un ours. Pas évident.

Il rit, et c'était encore un rire humain, mais pour combien de temps ?

Dans cette situation abracadabrante, une chose au moins était sûre : ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Il éteignit son ordinateur et ils quittèrent la cabane, Violette suivie de son grand ours se dandinant derrière elle. Image vivante du *Livre de la Jungle*.

A peine arrivés dans la cuisine, elle se rendit compte que David était agité. Il dansait imperceptiblement d'une patte sur l'autre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est cette odeur...

— Ce qu'il y a dans le frigo ? dit-elle en tenant la porte grande ouverte.

— Euh, oui, sans doute... Je ne sais pas.

— Rien qui te fasse envie ?

Coup de chance, il avait fait les courses la veille et le frigo était plein à craquer.

— Si... le melon, peut-être...

— Et, bien, va pour le melon. Elle attrapa un couteau qui pendait sur la crédence et le trancha en deux. Elle s'apprêtait à le vider de ses pépins.

— Pas la peine. Et une patte aussi grosse que le melon, s'en saisit et en trois coups de mâchoires le demi-melon fut englouti.

— T'es obligé de manger comme ça ?

— Je crois que je mange comme un ours. Désolé, mais je dois avoir les mêmes besoins alimentaires, et la même éducation que n'importe quel ours. Et il se mit à renifler en avançant avec délicatesse dans la cuisine. Violette le suivait du regard, essayant de deviner ce qu'il cherchait. Et elle comprit.

— Attends !

Elle saisit un journal qui traînait sur l'îlot central et empoigna la poubelle.

— Tu viens ?

Elle ouvrit la porte du sous-sol et sans l'attendre descendit la volée de marches qui y conduisait.

Il la suivit.

Elle étala le journal par terre, dans un endroit dégagé et à l'écart du passage, et renversa dessus le contenu de la poubelle.

— Ah ! Cette odeur, cette odeur !

David s'était approché si rapidement qu'elle sursauta. Il l'écarta en douceur et à quatre pattes sur le journal, il se mit à fouiller, avalant tout ce qui lui plaisait.

— Mieux que le compost, adoptez un ours, lança-t-il, la bouche pleine.

Violette avait envie de rire en le voyant terminer les épluchures, les produits périmés et lécher les emballages en les tenant dans sa patte.

— Tu aimes ça ?

— Ouais. C'est ce qu'il me faut. Enfin, c'est un peu de la nourriture d'ours des villes, mais c'est bien quand même.

— Contente que ça te plaise...

David ne répondit pas et continua son festin.

Repu, il la regardait, en se léchant les pattes, mais la lueur triste qu'elle lut dans ses yeux lui ôta toute envie de rire.

Sa tête touchait presque le néon éclairant la pièce. Il regarda autour de lui. Sur les étagères, tous les accessoires de sa vie d'homme, bien rangés, semblaient l'observer. Ses archives méticuleusement classées par années, classement qui allait sans doute s'achever cette année. Les cartons de souvenirs de sa vie « avant » Violette. Et ses mallettes

d'outils alignées comme au garde-à-vous, prêtes pour d'hypothétiques exploits de bricoleur distingué.

— J'en ai déjà marre de faire l'ours, et il se recroquevilla contre un mur, la tête entre les pattes. Sa façon d'ours d'exprimer sa détresse.

Comme dans la cabane, Violette vint s'asseoir contre lui, et posa sa tête sur son bras. Il y avait bien une légère odeur de poubelle qui flottait dans l'air, mais elle n'y prêta pas attention, appréciant la douceur, et aussi la chaleur qui montaient de la fourrure de son mari.

4

David l'avait convaincue qu'il était plus sage qu'il s'éloigne en attendant mieux. Mieux, mais quoi ?

— Ce sort qui m'est tombé dessus disparaîtra peut-être comme il est venu, sinon, tu devras soit trouver comment y mettre fin, soit adhérer à l'association de sauvegarde des ours.

Ça ne l'avait pas fait rire, mais elle s'était pliée au souhait de son ours.

Près d'une semaine s'étaient écoulée depuis qu'elle avait emmené David dans son exil sylvestre. Les Pyrénées s'étaient imposées d'elles-mêmes, aucun autre massif n'abritant d'ours. Si par hasard on l'apercevait, sa présence ne ressemblerait pas à celle d'un évadé de cirque et ne déclencherait pas de battues. Le Morvan aurait été plus pratique, mais à part des agoraphobes mal léchés il n'y avait aucun ursidé.

Elle l'avait donc conduit du côté d'Ax-les-Thermes, la seule station de montagne qu'ils connaissaient là-bas, et elle l'avait laissé avec un affreux sentiment de culpabilité. Un crève-cœur dont elle peinait à émerger. Malgré toutes ses recherches sur internet ou dans des librairies, elle n'avait pas avancé d'un pouce et son courage commençait à s'effiloche.

Déchirant l'épais silence qui régnait dans la maison, le carillon d'entrée attaqua les premières notes de Big Ben. Le son aigret et faux du xylophone électronique avait bien franchi le seuil de ses tympans, mais sans pouvoir la

ressusciter. Impossible de se lever et encore moins d'aller ouvrir la porte. Il fallut que la marche lugubre retentisse trois fois pour qu'une lumière s'éclaire à l'étage de son cerveau et qu'elle réagisse enfin.

S'extirpant à contrecœur des confortables coussins de cuir du canapé, elle enfila ses mules et se traîna jusqu'à la porte d'entrée. En collant son œil au judas elle découvrit un homme râblé et souriant qui lui faisait coucou avec la main. Il ne ressemblait pas à un prédateur, un prédicateur, ou toute espèce de tireur de sonnette indésirable. Comme elle n'avait rien de mieux à faire, elle abandonna l'oculus, appuya sur le bec de canne et ouvrit la porte.

Il n'était finalement pas si nabot que l'image perçue à travers la lorgnette pouvait le laisser croire. A vrai dire, il faisait la même taille qu'elle mais avec peut-être trente kilos de plus. Elle remarqua son costume sombre à la coupe soignée. Du sur-mesure, pensa-t-elle. La serviette de cuir usé qu'il tenait à la main complétait le personnage, lui donnant un air doctoral. L'homme ne bougea pas, laissant passer les quelques dixièmes de secondes nécessaires à la jeune femme pour l'ausculter, puis il parla comme on le fait pour réveiller un patient sous hypnose.

— Bonjour madame ! Et il inclina la tête comme si son cou était trop faible pour la porter. Désolé de vous déranger. J'ai pris la liberté de sonner à votre porte dans l'espoir que vous pourriez m'accorder un entretien. Et avant que la jeune femme ait eu le temps de lui dire : « A quel sujet ? », il ajouta :

— Et surtout, n'ayez aucune crainte, je suis inoffensif et je n'ai rien à vous vendre. Ce disant, pour ponctuer sa phrase, il avait poussé ce qu'elle prit pour un rire. Plutôt une sorte de grognement de satisfaction.

Violette, toujours muette, était subjuguée par le crâne rasé et le visage rond qui donnaient au visiteur un petit air de famille avec Bouddha. Comprenant que cela risquait de traîner de trop avant qu'elle se décide à ouvrir la bouche, il reprit la parole.

— Albert Lerouge, astrophysicien.

Sur ces mots, il lui tendit une carte de visite qu'elle prit, cessant enfin de dévisager son visiteur. Certes elle sentait bien qu'elle devait réagir, mais elle évoluait dans un état comateux, avec le dynamisme d'une courgette.

Elle bailla, et parvint à articuler :

— Désolée. Je dors très mal en ce moment. Et comme je n'ai pas envie de me shooter...

— Je tombe mal, alors ?

— Non, non, je suis juste un peu vaseuse, mais ça va aller.

Même si elle ne voyait pas bien ce que pouvait lui vouloir un astrophysicien, elle se dit que ça ne lui ferait pas de mal de parler à quelqu'un.

— Entrez, je vous en prie. Vous ne me dérangez pas. Je ne faisais rien de toute façon. S'effaçant pour le laisser passer, elle lui indiqua du bras le salon.

— Je vais faire du café, en voulez-vous une tasse ?

— Avec plaisir... J'adore le café, c'est ma drogue. Sa bouche ressemblait à un petit cœur charnu.

Elle ne répondit pas et disparut dans la cuisine en pensant qu'il était bien élevé, ce monsieur.

Albert s'était installé au centre du large canapé, au risque d'être avalé par les coussins. Sa serviette de cuir posée à côté de lui semblait attendre le café, elle aussi. Il était satisfait. Cette jolie brune aux yeux bleus avait l'air de

vouloir collaborer. Tant mieux. Si elle lui avait refusé l'entrée, il en aurait été contrarié.

En essayant de lire les titres des livres qui remplissaient les étagères courant sur trois des murs de la pièce, il eut l'impression que sa vue avait quelque peu baissé. Il peinait à déchiffrer certains titres d'ouvrages, mais il en vit assez cependant pour penser qu'il avait décidément fait bonne pioche.

Albert Lerouge, professeur émérite en astrophysique, prenait le temps de siroter son café, tandis que Violette, toujours asthénique, attendait de savoir ce que ce bonhomme lui voulait.

Il posa sa tasse et plongeait son regard dans celui de la jeune femme. Son visage s'était métamorphosé en une seconde, troquant son aspect jovial pour un faciès autrement plus sérieux et pour tout dire, beaucoup moins rassurant.

— Il est de la plus grande importance que je vous pose quelques questions sur un événement récent étonnant. A vrai dire, renversant même !

Violette manqua s'étrangler. Elle sentit le battement de son cœur s'accélérer. Ses mains devinrent moites et ses genoux se mirent à danser la salsa, mais la voix du visiteur la ramena à la réalité et les désordres cessèrent aussitôt.

— Votre témoignage pourrait, j'en ai la conviction, enrichir mes recherches et peut-être me permettre de vous aider. En effet, mon petit doigt me dit que vous avez besoin de comprendre certains phénomènes.

Il la regardait fixement.

— Je suis dans le vrai, n'est-ce pas ? Et puis, ce ne sera pas long, quelques minutes tout au plus, et hop, je disparaîs, dit-il, en faisant voler sa main gauche.

Violette était partagée entre angoisse et curiosité, mais, après tout, qu'avait-elle à perdre à écouter cet inconnu ? Au

point où elle, ils, pour être plus juste, en étaient, que risquait-elle à écouter les élucubrations d'un professeur Tournesol ? Ces derniers jours, sa vie avait été meublée par le sort qui frappait David. Elle se retrouvait là, toute seule, avec un problème sur les bras beaucoup trop gros pour elle, attendant qu'enfin quelque chose, n'importe quoi ou n'importe qui, vienne à la rescousse. Et si c'était lui, ce bouddha, le bon Samaritain venu les sauver ?

— Aimiez-vous la physique lorsque vous étiez élève, chère madame ?

— Violette. Vous pouvez m'appeler Violette.

— Ah ! Violette. Mais quel joli prénom ! Fleur modeste, certes, mais sûre de son parfum, dit-il en fermant les yeux un bref instant. Mais je bavarde... Pardonnez-moi. La physique, donc !

— J'étais nulle, vous savez. Je n'y ai jamais rien compris. Si vous croyez pouvoir y changer quelque chose, je pense que c'est un combat perdu d'avance. Désolée.

— Mais vous n'avez pas à être désolée. A chacun ses plaisirs. Tenez, moi qui vous parle, je ne connais que couic à la cuisine, alors que vous, vous êtes sans doute une experte des fourneaux.

— Tout faux ! C'est David, mon mari, le chef dans la cuisine. Moi, je déteste cuisiner. Je range, je trie, j'organise, je gère et c'est tout.

— Mais c'est épatant, cette répartition des tâches. Votre époux est un chanceux... Il la regardait avec un petit sourire, et Violette se sentit mal à l'aise. Et elle commençait à être agacée par ses préambules interminables. Albert dû sentir son exaspération et il décida de passer la vitesse supérieure.

Il reprit son discours.

— Je vais vous demander de m'écouter attentivement, de surmonter votre désintérêt, et vous allez me suivre sans difficulté, vous verrez.

Violette lui répondit par un sourire qui voulait dire : « Tu parles ! »

— Cette année marque la fin d'un cycle solaire et en guise de célébration, notre astre déclenche un vrai charivari de tempêtes et d'éruptions toutes plus impressionnantes les unes que les autres. Nous avons la chance de disposer de nombreux clichés de ces turbulences prises près du pôle.

— Des aurores boréales ?

— Tout à fait. Bravo ! Oui, les aurores boréales que l'on peut admirer dans les pays du nord en sont la manifestation la plus visible. Cependant ce dont je veux vous parler n'a pas de commune mesure avec ces spectacles. Il s'agit d'événements invisibles mais aux dimensions inimaginables. Pour vous donner un ordre de grandeur c'est comme comparer la lumière d'une bougie et une explosion nucléaire de la taille de celle d'Hiroshima !

— Impressionnant, mais je ne vois pas en quoi cela me concernerait.

— Ah, vous ne voyez pas. Vous êtes sûre ? Je reformule plus clairement. Y-a-t-il eu, tout récemment, un changement soudain dans votre environnement ? Un événement bizarre, inexplicable ? Je vous laisse chercher.

C'était inutile. Violette se leva du canapé et planta ses deux yeux bleus dans ceux d'Albert. Elle ne pouvait pas lui raconter des sornettes, mais quant à tout lui avouer, elle hésitait. Où ses éventuelles confidences pourraient-elles l'entraîner ? Lerouge sentit ses atermoiements. Il n'en obtiendrait pas plus pour l'instant et il reprit la parole.

— On dirait que j'ai visé juste... Détendez-vous, et asseyez-vous, s'il vous plaît... Ce qu'elle fit comme une

petite fille obéissante. Oubliez ma question, pour l'instant et revenons à notre cher soleil. Je disais donc que cycliquement notre astre solaire a des accès de colère. Un peu caractériel, notre ami. Nous en connaissons assez bien les causes, mais il serait trop long et à vrai dire pas très utile que je vous en parle. Nous allons nous concentrer sur les effets de ses accès de mauvaise humeur, mais auparavant, il me semble indispensable de revoir avec vous quelques notions élémentaires.

Même si vous n'étiez pas une élève très assidue en cours vous savez sans doute que la matière qui compose la vie terrestre, et sans doute l'univers, nous compris, repose sur un élément, l'atome. Souvenez-vous, en classe, les atomes, ces éléments constitutants de la matière, sont traditionnellement représentés à l'aide de boules de couleur et les assemblages par des bâtonnets. Si l'on s'intéresse à la structure de l'atome, on peut constater qu'il est composé d'un noyau autour duquel tournent des électrons. Ce noyau qui représente plus de 99% de l'atome est composé de protons et de neutrons. Cela vous dit-il quelque chose ?

Violette, attentive, hochait affirmativement la tête.

— Bien, intéressons-nous, si vous le voulez bien à la part « agitée » de l'atome, les électrons. Ce sont des particules élémentaires, c'est-à-dire sans sous-ensemble et leur rôle est d'assurer les liaisons à l'intérieur des molécules. En gros, sans eux, pas de molécules, donc pas de matière, donc nous n'existerions pas. A présent revenons à notre astre en colère. Lors de ses tempêtes, le soleil envoie dans le vide interstellaire et en direction entre autres, de la terre, des flux de protons, mais aussi d'électrons un peu particuliers. On les nomme : « électrons tueurs ». Fort heureusement la magnétosphère, notre bouclier magnétique engendré par le

noyau de notre planète, nous en protège totalement ou presque.

— Presque ?

— Et oui, presque. En effet, une partie de ces flux arrive à passer par les pôles magnétiques. Ils peuvent ainsi gagner la surface de la terre et affecter tous les réseaux, en fait tout ce qui fonctionne avec des ondes. Une véritable catastrophe si ces flux n'étaient infimes la plupart du temps. Mais ce n'est pas tout, nous pensons que ces particules pourraient affecter aussi la matière, y compris celle dont nous sommes constitués. A des degrés variables, bien entendu. Alors, ça ne vous dit toujours rien ?

Violette était blême.

Le professeur n'attendit pas sa réponse et poursuivit.

Il y a six jours, le matin du 8 septembre, la terre a subi l'un de ces bombardements. Heureusement, les autorités des pays les plus riches ont pris des dispositions pour protéger tous les réseaux et tout est passé inaperçu.

— Et les autres ?

— Les autres pays, vous voulez dire ? Et bien, comme avec chaque catastrophe naturelle, ils se sont débrouillés. Et vous voulez du top secret ? En 2013, le bombardement chimique que les occidentaux ont attribué au charmant Bachar al-Assad, en est l'une des conséquences. Je ne vous donnerai pas le détail du processus, mais sachez que le stock de bombes entreposées dans une caserne des faubourgs de Damas a été activé par une attaque de ces électrons tueurs sur le système informatique de gestion des ogives. Et boum !

Tous ceux qui se trouvaient dans un rayon de cinq kilomètres ont soudain manqué d'air au point d'en mourir par milliers. Entre parenthèse, vous comprenez un peu mieux la position des Russes. Ils avaient juste oublié de

prévenir leur camarade psychopathe que la camelote qu'ils lui avaient livrée était sensible aux coups de soleil.

Violette restait bouche bée, stupéfaite de ce qu'elle venait d'entendre et par la désinvolture de ce curieux savant.

— Mais je m'égare un peu. Il se trouve que très récemment, des satellites militaires d'un pays ami ont détecté trois sortes d'éclairs magnétiques provenant sans doute possible du flux d'électrons tueurs heurtant notre sol. Comment ont-ils pu percer la magnétosphère pour toucher la terre sans passer par les pôles ? Mystère et boule de gomme comme on disait quand j'étais gamin. Ou alors peut-être étaient-ils d'une autre nature, mais je ne dispose d'aucune donnée pour le confirmer, pour le moment.

Il sembla avoir perdu la parole d'un coup. Les yeux fixés sur un rayon de la bibliothèque, il ne bougeait plus et sa face fendue d'un demi-sourire était de cire. L'attente ne dura que quelques secondes, mais quand il reprit son monologue, Violette sentit des frissons la parcourir.

— Nous avons géo-localisé les points d'impact de ces éclairs et, bingo ! Vous êtes pile dessus ! Voilà en quoi vous êtes concernée !

Violette poussa un petit cri en sursautant.

— Dites-donc, ça vous arrive souvent de débarquer chez les gens et de leur foutre la trouille ?

— Pardon, pardon. Je n'avais absolument aucune envie, ni aucune raison de vous effrayer, bien au contraire. Mais je tenais cependant à ce que vous soyez au courant, si je puis dire. Une question de confiance, dirai-je.

Les yeux de Lerouge se fendirent. Il observait la jeune femme qui, le visage tourné vers la fenêtre, semblait boudier.

Elle ne faisait pas la tête. Dans sa cervelle, une petite main jouait à pile ou face. Pile je dis tout et face je le fous dehors. Une hésitation de pure forme car en son for intérieur

la décision était prise. Si elle voulait satisfaire sa curiosité, et peut-être comprendre ce qui était arrivé à son David, elle devait saisir toutes les opportunités, et ce bonhomme en était assurément une. Ce fut pile.

Durant près d'une demi-heure, elle lui raconta son histoire d'ours. Il avait sorti un petit calepin et prenait des notes sans l'interrompre. Elle pensa qu'il lui réservait ses questions pour le final, mais il n'en fut rien. Quand elle eut terminé son récit, la seule question qu'il lui posa fut : « C'est tout ? », ce qui la laissa quelque peu décontenancée. Puis après avoir remis l'élastique du petit carnet noir en place, il le rangea méticuleusement dans sa serviette toujours posée sagement à côté de lui.

Elle était déçue. Elle avait espéré qu'il lui poserait un diagnostic de la situation et que tout deviendrait limpide. Au lieu de cela, elle avait l'impression d'un échange à sens unique.

— Vous avez ma carte de visite, dit-il, en montrant du doigt le petit rectangle de carton posé sur la table basse. Si vous m'y autorisez, je vais revenir avec un peu de matériel. Il me faudra un ou deux jours pour rassembler mon matériel.

Il se leva, attrapa sa serviette, et Violette l'escorta jusqu'à la porte qu'il ouvrit lui-même, puis sans trop savoir pourquoi elle l'accompagna jusqu'à sa voiture.

— Encore merci de m'avoir reçu. Vous pouvez m'appeler à n'importe quelle heure. N'hésitez-pas. Je suis seul avec mon fils et je dors très peu... Evitez cependant de parler de votre histoire au téléphone ou même d'évoquer ma visite. On n'est jamais trop prudent.

Et en poussant son grognement de rire, il s'installa dans sa grosse Mercedes noire et démarra, la laissant plantée sur le trottoir. Pourtant, malgré des pensées contradictoires et le mystère entourant ce professeur, une petite loupotte d'espoir venait de naître, enfin.

5

C'était visiblement une année à myrtilles. David était assis les pattes en éventail, et il se servait de ses griffes comme des dents d'un peigne pour récolter des poignées de fruits qu'il engloutissait prestement.

Cinq jours s'étaient déjà écoulés depuis que Violette l'avait abandonné dans la forêt domaniale dominant la station d'Ax-les-Thermes. Une éternité ! Après un long voyage de nuit, elle l'avait lâché au bout d'un parking. Tous deux avaient décidé de limiter le temps des adieux, à la fois par prudence, mais aussi parce qu'ils n'étaient pas sûrs de le supporter. Après une ultime étreinte, il avait saisi la pile de cartons de victuailles qu'ils avaient apportés et s'était enfoncé dans la forêt sans se retourner.

Serrant les dents il avait résisté à la tentation de la regarder une dernière fois, et il avait disparu au regard de Violette. Il ne savait pas où ses pas le menaient, et il s'en moquait, il fuyait, le cœur si gros que sa poitrine allait exploser.

Depuis, aidée en cela par un estomac insensible aux émotions, sa peine s'était en partie apaisée. David avait ainsi compris que c'était bien son appétit d'ours qui allait diriger sa vie dans les bois.

Toutes les clairières de la forêt étaient tapissées de petits buissons vert sombre couverts de baies plus noires que violettes. Etirant sa patte, il se penchait de plus en plus sur le côté pour rafler les fruits les plus gros. Ils craquaient sous ses dents libérant des giclées de jus violet âpre.

Le coin étant épuisé, il se releva, se déplaça de deux pas et se remit dans la posture du cueilleur pour récolter un nouveau carré.

Bien que sombre, son pelage avait encore des reflets roux. Mais ce qui aurait le plus surpris un connaisseur des ours, c'était ces yeux verts, chose unique pour cette race dont tous les membres ont les yeux marron.

David se pencha pour examiner les plants de myrtilles afin de trouver avec lequel il allait poursuivre sa cure de ces baies violettes bonnes pour la vue, quand le sapin qui se trouvait deux mètres derrière lui explosa.

Des dizaines de morceaux d'écorce vinrent se ficher dans la fourrure de son dos, et dans la seconde le bruit de la détonation le figea. Puis un sifflement lui rasa le dessus de la tête pour se perdre dans les feuillages qu'il hacha.

Cette deuxième détonation sonna le signal de la fuite. Il prit ses pattes à son coup et détala, suivi par les coups de feu qui claquaient derrière lui.

Il galopait comme un fou, écrasant les jeunes sapins, traversant des bosquets de rejets de châtaigniers, et laissant des touffes de poils dans les branches.

Il courut, et courut ainsi pendant près de dix minutes, remontant la pente de ces bois à perdre haleine, la gueule grande ouverte pour absorber tout l'air du monde.

Quand enfin il jugea être hors d'atteinte des tireurs, il s'adossa contre un grand sapin et se laissa choir au sol, le regard fixe, à bout de souffle.

A l'évidence, sa vie venait de prendre un tour encore plus tordu, comme si cela était possible.

Peu à peu ses paupières étaient devenues lourdes et finalement il s'était endormi. C'est le vol agaçant des

mouches virevoltant autour de son nez qui le réveilla. Chassant d'un geste rageur les nuées vrombissantes, il se releva d'un bond.

Il se gratta la tête et se mit à réfléchir à voix haute.

— Bon sang ! J'ai bien failli y passer. Ça n'a pas traîné, les ennuis. Après on nous dira que les ours sont protégés. Tu parles d'une connerie ! J'ai vraiment intérêt à ne pas venir trop près de la civilisation, en dehors des rendez-vous avec Violette.

Sans qu'il ait eu son mot à dire, Violette avait décidé qu'elle reviendrait dans une semaine au lever du soleil, pour lui donner des nouvelles et rapporter tout ce qu'elle pourrait pour lui. Visiblement, elle devait douter de ses capacités à survivre par ses propres moyens, car elle avait ajouté qu'elle privilégierait les aliments énergétiques.

Elle n'avait pas complètement tort, et le ravitaillement qu'elle lui apporterait ne serait pas inutile. Mais surtout la solitude commençait à lui peser, et il avait hâte qu'elle arrive. Plus que deux jours.

Il regarda tout autour de lui, et repartit sur le chemin qui l'avait conduit jusque là. Sauf erreur, il ne devrait pas tarder à arriver dans les parages de son campement.

Trois jours auparavant, il était tombé sur une cabane en ruine, et en avait aussitôt fait son refuge. Après la séance qu'il venait de vivre, pas question de ne pas la retrouver cette cabane.

La découverte de ce vieil abri de forestiers, inoccupé depuis des années, avait été une vraie aubaine même s'il ressemblait plus à un tas de planches pourries qu'à un chalet suisse. Il avait eu tellement de plaisir à en faire sa tanière qu'il regrettait amèrement de ne pas avoir été plus attentif au

chemin qu'il empruntait quand il l'avait quitté le matin même.

Cette bicoque était bien la seule bonne chose qui lui soit arrivée récemment. Un petit chez-lui qui l'empêchait de sombrer dans la folie. Alors pas question de s'en passer.

Mais après quelques minutes d'errance, il dû se rendre à l'évidence. Il était perdu. Dans ces forêts tout se ressemble. Lui qui pensait avoir gardé en mémoire quelques repères, ne reconnaissait rien du tout.

Il huma l'air espérant sentir quelque chose, sans trop savoir quoi. Ce geste, il l'avait fait spontanément et il se demanda s'il n'était pas en train de devenir véritablement un ours, un vrai. Mais vu le résultat, il sentit la colère monter en lui. Il grogna :

— Et elle va être où cette foutue cabane ?

Il avança un peu, grimpant entre les hêtres qui se mêlaient aux sapins.

— Faut remonter, je verrai peut-être mieux d'en haut.

Il continuait de se parler à lui-même. Rien d'extraordinaire à cela, il le faisait déjà du temps où il était un homme, et il se souvint avec émotion comment Violette, sa Violette, détestait l'entendre soliloquer ainsi quand ils se promenaient tous les deux.

« Tu es obligé de commenter tout ce que tu fais ? », demandait-elle, alors, énervée. La plupart du temps il ne s'en rendait même pas compte et c'était probablement un facteur aggravant de son cas. « En fait, tu m'ignores. C'est comme si je n'étais pas là ! »

Il réalisa qu'elle lui reprochait de plus en plus des manques d'attention. Elle avait sans doute raison. Était-ce le signe annonciateur de ce glissement progressif qui transforme une jolie histoire d'amour en une habitude ordinaire ?

Peut-être vivaient-ils le moment fatal où le vilain mari tue le prince charmant, comme dans la chanson.

Ça en plus !

Oubliant ses réflexions sur le mariage, il repartit sans traîner, gravissant la pente à quatre pattes, et s'étonnant lui-même d'avancer si vite. Une ou deux fois, cependant, il se retourna pour voir s'il n'était pas suivi. Mais non, ceux qui l'avaient pris pour cible n'étaient pas sur ses traces. En tout cas, il les avait semés pour le moment.

Tandis qu'il slalomait à travers les arbres et les rochers, il se fit la remarque qu'il n'avait pas entendu d'abolements. Bizarre, ça, des chasseurs sans chiens...

A vrai dire il n'y connaissait rien. Peut-être n'est-ce pas indiqué d'avoir des chiens pour chasser l'ours...

Son ignorance, dans ces circonstances, ressemblait à de l'imprudence.

Il parvint en haut du bois. Un amas de rochers lui barrait l'accès à la crête. Sans se presser, il entreprit de se hisser en haut de cet entassement de pierres moussues. Arrivé au sommet, il se retourna pour un tour d'horizon. Il n'y voyait guère mieux que plus bas. Plus haut, les montagnes dénudées, et devant lui, des arbres, des arbres, et des arbres. Du vert à perte de vue. L'avantage de cette position était qu'il voyait le ciel.

Il respira à plein poumons. Au-dessus de lui des nuages gonflaient et roulaient en s'entrechoquant. Il s'allongea, la tête posée sur un coussin de mousse s'absorbant dans la contemplation de ce ciel qui bougeait et pendant quelques instants il oublia qu'il était un ours perdu dans la forêt.

— Bon, elle est où ma maison ?